3èME FÊTE DU COMÉDIEN

VERSION ABRÉGÉE LUE LORS DE LA REMISE DU PRIX À VÉRONIQUE MERMOUD

THÉÂTRE DU GRÜTLI, GENÈVE, LE 2 DÉCEMBRE 2002

Bonsoir, Véronique

Je veux d'abord te dire à quel point je me sens heureuse et honorée d'être ici ce soir, et de pouvoir ainsi te rendre hommage, à toi en tant que comédienne, bien sûr, mais aussi en tant que femme mystérieuse et entière.

Quand Naara Salomon, Françoise Courvoisier, Jean-Luc Borgeat, René Zahnd et moi-même nous sommes trouvés pleinement d'accord sur le choix de ton nom, je me suis dit une fois de plus que la vic offrait de merveilleux clins d'œil. Je venais, en effet, de passer un mois de répétitions à Bienne auprès de Gisèle Sallin, avec qui je travaillais pour la première fois, et d'obtenir mon premier engagement aux Osses, alors même que le Théâtre venait d'être nommé Centre Dramatique de Fribourg. J'allais donc vivre bientôt dans ce lieu que tu habites depuis de si nombreuses années, et pour lequel tu as donné tant d'énergie, de foi et d'amour, grâce aussi à l'engagement et au soutien de toute une équipe d'artistes, de techniciens, de musiciens, d'organisateurs, d'écrivains, de comptables, de toutes les personnes, présentes ce soir à tes côtés, et qui font l'âme et la cohésion de ce théâtre dans son expérience particulière.

Etrangement, je me suis rendue compte que ces dix dernières années, mon chemin avait cessé de croiser le tien. Et pourtant, aujourd'hui encore, je te revois, immense de fragilité et de détresse cocasse dans la « Puce à l'Oreille » de Feydeau. Et aussi dans la grande reine Marie Tudor, que tu semblais épauler de toute ta passion dévorante. A cette époque, je n'avais pas encore fini ma formation de comédienne, et je me suis sentie marquée à vif par l'ampleur et la richesse de ta présence sur scène.

A vrai dire, je crois que j'avais un peu peur de toi, non pas seulement de cette haute stature, de cette faculté de colère dont moi-même je manquais encore, de ce regard fendu et incandescent... mais aussi de quelque chose de plus secret, cette faille palpitante au cœur de ta force. Si je ressentais tout cela en profondeur, j'étais incapable à ce moment-là de le regarder en conscience, car cela exigeait de moi que j'ai la force de me regarder moi-même. Il fallait que du temps passe et que la vie s'y engouffre.

Le temps a passé et la vic s'y est engouffrée. Et ce soir, je peux enfin te remercier d'être là, d'être qui tu es, de vivre ce que tu vis, et de m'avoir permis de te rencontrer.

Quand je t'ai vue dans « Thérèse Raquin », j'ai eu plus que jamais la conscience d'être devant une comédienne immense, avec une puissance d'évocation, un saisissement émotionnel, une intelligence du texte et de l'espace scénique qui m'a coupé le souffle.

Je n'oublierai jamais ce dimanche soir où je me suis rendue chez toi, ce dimanche soir où, très simplement, tu m'as accueillie. Nous parlions de toi, et les minutes s'écoulaient comme suspendues dans un espace-temps d'une densité extraordinaire. Nous avons évoqué Mainou, Gérard Carrat, le Conservatoire de Paris, puis ton retour en Suisse, ta collaboration puissante et créative avec Gisèle Sallin, puisqu'elle a donné naissance au Théâtre des Osses qui, après maints succès et combats, est enfin aujourd'hui pleinement reconnu pour sa vitalité et son impact artistique.

Mais comment dire l'indicible, comment dire que toutes ces années o ?u tu respirais la force et la jeunesse de tes trente ans, où tu irradiais de ta présence chaque scène où tu jouais, où rien ne semblait pouvoir ébranler cette aura imposante, que toutes ces années étaient aussi le lieu d'un combat exacerbé entre la vie et la mort, avec, au centre du ring, l'ombre incontournable de la douleur.

La douleur et la mort, deux présences nouées l'une à l'autre comme un piège intérieur dont tu ne pouvais t'extirper qu'avec cette rage et ce défi quasi permanents. Ton corps, marqué à vie par un terrible accident, ton corps exigeait de toi ce violent désir de vivre. C'est par une incroyable force que tu t'es finalement hissée hors de l'entre-deux mondes. Tu étais là, parmi nous, mais le secret brûlant de ta chair, de tes os mêmes, te demandait chaque jour de réaffirmer ton choix. Et au théâtre, là où se densifie l'incarnation de la pensée et de l'émotion, tu as du apprendre à jouer et à composer avec. Exacerbation de ta puissance de travail, exacerbation de tes émotions, exacerbation de ta présence. Combat, volonté, colère. Et la douleur comme un rappel, récurrente, incontournable, la douleur comme un étau.

Tenir. Tenir à tout prix, ne pas céder. Tenir jusqu'à l'obsession, jusqu'à l'oubli de soi, comme un mur qui peu à peu se dresse à l'intérieur de toimême, et entre toi et les autres. Supporter, tenir, s'accrocher. Jusqu'òù? Jusqu'à quand? Jusqu'à quoi?

C'est alors qu'au cœur de ce combat aveuglant contre cette ennemie invisible mais néanmoins tangible, tu as rencontré Diotime. Lorsque tu m'as parlé d'elle, tout ton visage s'est éclairé d'une joie profonde et d'une douceur infinie. Diotime et les Lions, ce magnifique texte de Henry Bauchau, ce n'était pas un rôle comme les autres, ni même un rôle plus intense ou plus difficile que les autres. Diotime te parvenait d'ailleurs, d'un continent lointain à l'intérieur de toi, de ce lieu intime et profond, submergé par des années de souffrance, de lutte et d'arrachement.

Elle venait à toi pour te rappeler qui tu étais, par-delà l'âpreté de ton combat. La puissance de son chant réveillait un pays oublié à l'intérieur de ton être, celui de ton enfance, de la petite fille que tu étais, la tendre jeune fille derrière la force guerrière. Mais une telle proximité, une telle résonance peut être insupportable. Comment accepter de se laisser aller à la douceur, de s'abandonner à la tendresse, quand vivre doit se faire au prix d'une telle violence sur soi-même, parce que là, de l'autre côté de ton armure de combattante, le masque de la douleur et de la mort te guette sans cesse.

Dix jours avant la première, tu te sens incapable de jouer, rien ne semble pouvoir ni entrer ni sortir de toi. Et la douleur, toujours présente. Mais Diotime, elle, était prête. Elle attendait que tu retrouve la confiance, que tu desserres l'étau de la peur, que tu t'abandonnes à elle autant qu'à toi-même, par-delà le repli et la souffrance.

Et la magie eut lieu. Est-ce toi qui as accouché de Diotime ou Diotime qui a accouché de toi, sans doute les deux, et le public ne s'y est pas trompé. C'est un lien de bonheur qui t'unissait à elle, et la lumineuse puissance de cette alchimie s'est répandue de scène en scène, justement récompensée par le prix d'interprétation Sacha Pitoëf en 1995, au festival « Acteurs, acteurs » de Tours.

C'était comme si ton combat trouvait ici son sens et sa légitimité, revêtu de la poésie charnelle du texte de Bauchau. Et soudain, cette vague de tendresse, au lendemain de la bataille. Ce besoin infini de douceur féminine, cette plénitude apaisante au creux de la rage, démontrant la puissance de l'expression humaine et artistique et de son réel partage, cette formidable capacité de résilience par laquelle l'homme devient plus humain.

En te regardant, en t'écoutant jouer et être, j'ai ressenti ce que tu m'as dit ce dimanche soir, que la douleur pouvait être conjurée par un puissant désir de transcendance et de paix, par lequel d'autres niveaux de conscience et de plaisir peuvent être atteints.

Diotime avait ouvert un nouvel espace en toi-même en tant que femme et comédienne. Un espace de pacification, un lieu de tendresse et de sérénité grâce auquel tu allais pouvoir offrir, désormais, à chaque personnage même le plus monstrueux, cette part de lumière et d'espoir, la vision profonde et tangible d'un autre destin possible.

Depuis des millénaires, la race humaine accouche d'elle-même par les forceps, extirpant sa légitimité par le fer, l'oppression la révolte et le sang : la douleur exacerbée comme monnaie d'échange et fondement de l'identité.

Mais tu nous a montré aussi que la créativité et l'intensité de la vie jaillit de plus belle à l'heure où l'on goûte au plaisir étonnant de lâcher prise et de s'abandonner, de se laisser guider par ce profond désir de paix, de confiance et d'écoute.

Je veux croire avec toi en un autre monde possible, une humanité à réinventer depuis l'intérieur de nous-même, comme le chemin de Diotime apprivoisant sa propre nature de femme de la colère à la brûlure, de la volonté farouche à la brisure, de la passion fougueuse à l'amour puissant.

Avant de te quitter, j'aimerais aussi te remercier pour le rôle essentiel que tu as joué dans la relation des enfants et des jeunes avec le théâtre, et de toutes ces années consacrées justement à les ouvrir à la possibilité d'un autre monde, d'un autre choix, d'un avenir plus conscient.

Pour tout cela, pour ta confiance, et beaucoup d'autres choses encore, je te dis :

Merci, Véronique.

Nathalie Lannuzel